

## FRANCESCO DEDÈ

### LA POSITION DES NOMS GRECS EN -ωρ DANS LE LEXIQUE GREC : ASPECTS FORMELS ET SEMANTIQUES \*

#### 1. INTRODUCTION

En lisant *La formation des noms en grec ancien* de Chantraine (1933), on trouve que l'auteur consacre assez peu de place pour décrire et expliquer la position des noms en -ωρ dans le cadre du lexique grec<sup>1</sup>. Chantraine présente ces mots simplement comme un cas particulier des thèmes hétéroclitiques en -r/n-, qui le plus souvent se terminent en -αρ, en soulignant que « quelques substantifs présentent au nominatif une finale -ωρ » (Chantraine 1933: 218).

Une telle circonstance ne saurait surprendre, si l'on considère d'une part que le point de vue du livre de Chantraine est lié premièrement à l'analyse des données grecques (il ne prend en compte la dimension comparative qu'en second lieu), d'autre part que les substantifs en -ωρ constituent un groupe de mots très peu nombreux à l'intérieur du vocabulaire grec. En effet, ces substantifs avaient déjà été traités – dans

---

\* VERSION POSTPRINT. Article paru dans A. Blanc, D. Petit (eds.), 2016, *Nouveaux acquis sur la formation des noms en grec ancien. Actes du Colloque international, Université de Rouen, ERIAC, 17-18 octobre 2013*, Leuven/Paris, Peeters. Le document intègre les résultats du processus d'examen par les pairs et de la révision finale de l'auteur. Le contenu du texte est donc conforme en tous points à celui de la version finale de l'éditeur. Je suis très reconnaissant à Alain Blanc de sa lecture attentive de ce texte et de ses suggestions pertinentes.

<sup>1</sup> Exception faite, naturellement, pour les noms d'agent en -τωρ, qui sont traités avec les formations parallèles en -τηρ dans un chapitre particulier. Nous nous bornerons ici à l'analyse des substantifs grecs en -ωρ autres que ces formations agentives (qui ont une origine et des caractéristiques très différentes) et c'est donc à cette catégorie de noms que nous nous référerons par le terme « noms grecs en -ωρ ». De même, dans les limites de ce travail on ne prendra pas en compte les composés en -ωρ du type εὐήνωρ « viril, qui rend fort » ou « aux hommes forts », car il s'agit d'adjectifs et non pas de substantifs et leur finale en -ωρ est due aux règles de la composition nominale.

une perspective indo-européenne – par J. Schmidt dans son célèbre ouvrage *Die pluralbildungen der indogermanischen neutra* (Schmidt 1889 : en particulier p. 193 et suiv.) ; et deux ans après la parution de l’ouvrage de Chantraine, ils seront considérés attentivement dans l’étude des procédés indo-européens de formation des mots qu’E. Benveniste publie dans ses *Origines de la formation des noms en indo-européen* (Benveniste 1935).

On pourrait donc être amené à penser qu’à cause de leur caractère ancien et de leur isolement à l’intérieur du lexique, les noms en  $-\omega\rho$  du grec ne peuvent être étudiés avec profit que dans le cadre plus large de la comparaison entre les langues indo-européennes. À ce propos, on doit sans aucun doute reconnaître que les questions peut-être les plus intéressantes pour lesquelles ces substantifs peuvent fournir des éléments – notamment l’origine et le statut des noms neutres hétéroclitiques en  $-r/n-$  et le problème des collectifs indo-européens – sont liées au plan de la reconstruction ; malgré cela, il est intéressant aussi d’envisager les noms grecs en  $-\omega\rho$  d’un point de vue interne au grec, afin de clarifier les rapports qu’ils entretiennent entre eux et avec d’autres classes de mots. En même temps, on pourra vérifier si cette perspective peut aussi jeter une lumière nouvelle sur les questions de caractère plus général que nous venons de rappeler.

## 2. UN GROUPE DE MOTS TRÈS HÉTÉROGÈNE

Une fois laissés de côté les noms d’agent en  $-\tau\omega\rho$  et les adjectifs composés en  $-\omega\rho$  du type  $\epsilon\acute{\upsilon}\eta\nu\omega\rho^2$ , le *corpus* des noms grecs en  $-\omega\rho$  se réduit à peine à une trentaine d’éléments<sup>3</sup>, qui constituent tout de même un groupe très hétérogène en ce qui concerne l’origine et l’antiquité de

---

<sup>2</sup> V. ci-dessus, n. 1.

<sup>3</sup> Données tirées de Buck-Petersen (1945).

chaque forme. Il faut donc distinguer les véritables noms en -ωρ en les séparant d'une part des mots dont la terminaison en -ωρ est secondaire et est due à des processus internes à la langue grecque, en les séparant d'autre part des mots qui ont été empruntés à d'autres langues et qui, pour cette raison, ne nous apprennent rien au sujet des substantifs en -ωρ anciens, leur structure phonologique et leur signifié relevant entièrement de modèles étrangers.

Parmi ces derniers, on trouve cinq emprunts latins, qui sont presque exclusivement des noms d'agent en -(t)ōr, à savoir μήνσωρ < *mēnsor*, δηφήνσωρ < *dēfēnsor*, κούρσωρ < *cursor*, δισκούσσωρ < *discussor*, à quoi s'ajoute la forme ἴνιωρ issue du comparatif *iūnior*. De plus, le lexique d'Hésychius mentionne le mot d'origine parthe σίμωρ « espèce de rat sauvage ».

Il y a par ailleurs un nombre significatif de substantifs (parfois adjectifs) en -ωρ bâtis par rétroformation à partir de formes en -ωροζ/-ορος, parmi lesquels on peut sûrement ranger κατήγωρ < κατήγορος « accusateur », τιμάωρ < dor. τιμάορος « défenseur »<sup>4</sup>, παιδικέωρ · ἐν γυμνασίῳ ὑπηρέτης (Hsch.) ~ παιδισκιωρός « gardien du gymnase des garçons » (à Sparte), συνήωρ < συνήορος « marié à » (cf. Hsch. ξυνάωρ · εὐναία δάμαρ) ; à l'exception de ce dernier qui est un adjectif, toutes ces formes sont des réfections de noms comportant un signifié agentif, ce qui montre clairement qu'au cours de l'évolution de la langue grecque, sous l'influence des très nombreux dérivés en -ωρ du type δώτωρ « donneur », la finale -ωρ a été perçue comme une terminaison typique (on pourrait dire presque exclusive) des noms d'agent.

On peut recourir aussi au même procédé de rétroformation pour expliquer l'origine d'autres noms en -ωρ : c'est peut-être le cas du mot obscur et sans étymologie ὀπίσωρ, attesté comme *hapax* dans la glose hésychienne ὀπίσωρ · δυσάρεστος. Une glose de ce genre laisse à penser que le mot en question est un adjectif plutôt qu'un substantif et, en effet,

---

<sup>4</sup> Acc. sg. τιμάορα, *hapax* chez Eschyle, *Supp.* 42.

ὀπίσωρ a déjà été suspecté par les éditeurs du lexique d'Hésychius d'être une forme fautive pour \*ὀπίσωρος, forme qui à son tour n'est pas attestée en grec, mais dont la structure morphologique paraîtrait plus indiquée pour un adjectif (voir ci-dessus le cas de συνήωρ issu de συνήορος). Quelle que soit l'origine de ὀπίσωρ, nous pouvons l'exclure de notre *corpus* de substantifs en -ωρ, car il s'agit selon toute probabilité d'un adjectif.

Un cas tout particulier est représenté par la forme attestée dans les deux gloses suivantes : Γέωρες · γεωφύλακες. μέτοικοι, πάροικοι (Hsch.), γεῶρες · οἱ γεωφύλακες (Suid.). Ce mot est le résultat de la réanalyse selon les thèmes en -ωρ du substantif γειώρας, qui ne signifie « gardien de la terre » que dans les œuvres grammaticales ou lexicographiques ; il était en effet employé d'ordinaire avec le sens d'« étranger », surtout pour référer aux non-Israélites qui habitaient en Palestine et en particulier aux convertis au Judaïsme.

Concernant son origine, il est bien connu que γειώρας est un mot emprunté<sup>5</sup> : il s'agit de la traduction grecque de l'hebr. גֵר /ger/ « étranger, prosélyte »<sup>6</sup>, terme qui, dans la langue hébraïque, n'a aucun lien étymologique avec un mot qui signifierait « terre ». Toutefois, il n'est pas surprenant qu'un terme désignant l'étranger puisse se trouver dans certains contextes en lien plus ou moins étroit avec un mot désignant la terre. On trouve en effet un passage du livre de l'Exode où la collocation des termes γειώρας et γῆ a de bonnes chances d'avoir favorisé la réinterprétation de l'un comme dérivé de l'autre : il s'agit de Ex. 12,19 où il est dit que quiconque mangera du pain levé dans les jours d'interdit sera exclu de l'assemblée d'Israël ἐν τε τοῖς γειώραις καὶ αὐτόχθοσιν τῆς γῆς, c'est-à-dire « que ce soit un étranger ou un

---

<sup>5</sup> Comme on peut le voir, entre autres, du fait qu'il est attesté sous diverses formes phonétiquement équivalentes, à savoir γειώρας, γιώρας, γηόρας et γηώρας.

<sup>6</sup> V. Bailly (1963 s.v. γειῶραι, *DGE* s.v. γειώρας), ce dernier sans indication du mot hébraïque.

indigène »<sup>7</sup>. Quoi qu'il en soit, c'est un fait que le mot γειώρας a été perçu à un moment donné comme un dérivé de γῆ, ce qui est très clairement établi par plusieurs passages d'auteurs chrétiens, ainsi que par la stratification de significés que l'on observe dans les lexiques anciens : Hésychius glose γειώρας à la fois comme γείτονας ἐξ ἄλλου γένους κολλωμένους τῷ Ἰσραήλ, προσηλύτους et comme τοὺς περὶ τὴν γῆν διαπονουμένους, alors que le lexique de la Suda donne pour γειῶραι seulement le signifié οἱ τὴν γῆν φυλάσσοντες.

Une fois le lien avec γῆ établi dans la langue, la deuxième partie du mot γειώρας a dû être associée à la racine de ὀράω par influence des composés en -ορος/-ωρος- du type τιμάορος/τιμωρός, ce qui paraît être confirmé par le sens de « garder » qui est impliqué à la fois dans la glose γεωφύλακες « gardiens de la terre » et dans la glose τοὺς περὶ τὴν γῆν διαπονουμένους « qui gardent la terre » > « qui s'occupent de la terre ». De là, le passage du type flexionnel en -ᾱ- au type en -ωρ- pouvait se produire sans difficulté en raison de la ressemblance phonétique très forte qui subsiste entre beaucoup de formes des deux paradigmes, pareillement à ce qu'on observe dans les cas déjà cités de τιμάωρ < τιμάορος et παιδικέωρ ~ παιδισκιωρός (avec le passage du type thématique au type en -ωρ-)<sup>8</sup>. Tout cela montre très clairement que γεῶρες est une forme d'origine tout à fait secondaire et par conséquent il faut l'exclure elle aussi du corpus des noms en -ωρ anciens.

On doit également exclure encore trois autres formes attestées chez Hésychius : σαμένορα τὸν βραβευτὴν τῶν σφαιριζόντων, car elle est issue du nom d'agent σαμάντορα (avec vocalisme dorien) par suite

---

<sup>7</sup> On doit aussi remarquer que dans l'Ancien Testament le mot γειώρας compte seulement deux attestations, l'une dans ce passage du livre de l'Exode et l'autre dans le livre d'Isaïe (Is. 14,1), où il figure sous la forme γιώρας et encore près du mot γῆ.

<sup>8</sup> En ce qui concerne la différence d'accentuation, on peut observer que la forme γεῶρες attestée par la Suda conserve la structure accentuelle de son modèle γειῶραι, tandis que γέωρες d'Hésychius se rapproche davantage du type des véritables noms en -ωρ grecs et montre ainsi un degré plus avancé d'intégration morphologique.

d'une faute de la tradition manuscrite<sup>9</sup>, ψόθωρ · ἀύχηρόν (prob. adjectif, passage peut-être corrompu) et ὄρες · πύργοι ὠκυρωμένοι, mot d'étymologie inconnue, dont la structure a toutefois plus de ressemblance avec un nom racine qu'avec un nom suffixé en -ωρ.

Les mots que nous venons de traiter ont été exclus du corpus des véritables noms grecs en -ωρ sur la base d'indices certains. Il y a d'autre part des formes obscures quant à l'étymologie, qui, à cause de leur structure morpho-phonologique ou de leur attestation précaire, sont toujours suspectées d'être des formations récentes ou étrangères, auxquelles cependant on ne peut pas dénier *a priori* le status de véritables noms en -ωρ grecs. Il s'agit de γαλλεωρ, mot au sens inconnu, qui est attesté seulement une fois dans un papyrus<sup>10</sup>, et des deux gloses d'Hésychius, ἀμάνορες · δοθιῆνες (c'est-à-dire « petits abcès »)<sup>11</sup> et δενέμωρ · γῆ τις πετρώδης, εὔθρυπτος, παρὰ Λάκωσιν ; s'ajoutent à ces formes le nom (ou adjectif ?) αἴσωρ, *hapax* chez le grammairien Theognoste qui l'explique comme ὁ ἀγνός, ἧ ὁ φονεύς<sup>12</sup>, et la forme νίκωρ, attestée deux fois par Hérodien<sup>13</sup>, avec l'indication qu'elle aurait été employée par le mimographe Sophron ; enfin, les mots ταλάωρ « arc » (forme épique) et ἰχώρ « sérum », « sérosité » (mot qui n'a pas encore reçu une étymologie satisfaisante et a été suspecté d'être un emprunt)<sup>14</sup>.

---

<sup>9</sup> Voir Hansen (2005: *ad loc.*).

<sup>10</sup> BGU 1614 C1.5. On doit cependant noter l'incertitude de la lecture et l'attestation tardive (papyrus d'époque flavienne). De plus, ce mot est placé à l'intérieur d'une liste de noms de personnes accompagnés d'une indication de profession, ce qui nous donne droit de suspecter qu'il s'agit d'un adjectif ou d'un nom d'agent.

<sup>11</sup> Cette glose est parfois mise en relation avec ἀμανίτης « sorte de champignon », « ce qui n'éclaire rien » (Chantraine, *DELG* s.v. ἀμῶνιται).

<sup>12</sup> Theognost. *Can.* 7.9.

<sup>13</sup> Hdn. I, 391.8 et II, 938.4.

<sup>14</sup> Pour le sens de ce mot, Jouanna et Demont (1981) ont démontré – de façon très convaincante à notre avis – que le signifié de « sang des dieux » qui lui est attribué dans l'interprétation traditionnelle sur la base de *Il.* 5.340, non seulement est suspect, mais ne peut en aucune façon être le plus ancien.

### 3. COUP D'ŒIL SUR LE NOYAU DES VÉRITABLES NOMS EN -ΩΡ DU GREC

Au terme de l'examen des formes que la langue grecque atteste comme noms en -ΩΡ, nous nous retrouvons avec une douzaine de mots qui représentent très vraisemblablement le fond le plus ancien de ce type de formations dans le lexique grec. Nous les présentons ici à la suite, rangés dans l'ordre alphabétique : \*ἄμωρ « (de) jour »<sup>15</sup>, ἄχωρ « teigne ; balle (des céréales) », ἐέλδωρ « souhait, désir », ἔλωρ « spoliation ; proie », κέλωρ « fils », κέλωρ « eunuque » (Hsch.), κέλωρ « voix » (Hsch.), νύκτωρ « (de) nuit »<sup>16</sup>, πέλωρ « prodige, monstre », τέκμωρ « terme », σκῶρ « excrément », ὕδωρ « eau ».

Nous sommes arrivés à cette liste de mots pour ainsi dire « par élimination », c'est-à-dire en écartant d'une part ceux pour lesquels on peut envisager à bon droit une origine secondaire, de l'autre ceux qui sont attestés de façon trop précaire ou dont la structure morpho-phonologique laisse penser à une origine étrangère. Pour le moment, ces mots seront laissés de côté dans la suite de cet article pour des raisons de clarté, avec le *caveat* qu'il est toujours possible, faute d'arguments décisifs, de les considérer comme des noms en -ΩΡ anciens.

Du point de vue sémantique, on peut d'abord noter que les noms en -ΩΡ que nous avons reconnus comme le noyau de ce type de formations

---

<sup>15</sup> Ce mot n'est pas attesté directement comme substantif en grec, il est toutefois possible de le reconstruire avec des bonnes raisons en partant du myc. *a-mo-ra-ma* (*āmōr-āmar*) « jour par jour », en comparaison avec arm. *awr* « jour » (< i.e. \**āmōr*), cf. Beekes (2010: 518) et Leukart (1987: 356 suiv.).

<sup>16</sup> Le mot νύκτωρ est attesté en grec comme adverbe ; toutefois, faute d'autres formes adverbiales en -ΩΡ dans le lexique grec et en vue de sa structure morphologique, on peut sans doute l'interpréter – quelle qu'en soit précisément l'origine – comme un ancien substantif neutre en -ΩΡ employé comme adverbe sous sa forme de nom.-acc. Cette interprétation est du reste appuyée par la collocation de la forme νύκτωρ dans sa première attestation chez Hésiode, *Op.* 177, voir Dedè (2013: 76-77). On a aussi pensé à une formation analogique sur la base de \*ἄμωρ (Leukart 1987: 359 suiv.) ; en ce cas, il s'agirait d'une formation ayant la structure d'un substantif mais créée d'abord pour être employée comme adverbe.

dans le lexique grec sont, eux aussi, très loin de constituer un groupe homogène : il y a des noms abstraits, parfois concrétisés, pourvus d'un lien clair avec des formes verbales (ἐέλδωρ ~ ἐέλδομαι, ἔλωρ ~ ἐλεῖν), des noms de substances (σκῶρ, ὕδωρ), des noms indiquant parties du temps (\*ἄμωρ, νύκτωρ) et aussi des noms dont les signifiés ne semblent entretenir aucune relation entre eux ou avec ceux des catégories précédents (ἄχωρ, πέλωρ, τέκμωρ et les trois formes homophones κέλωρ). À première vue il est donc très difficile de soutenir l'idée d'une unité originelle de la classe des noms grecs en -ωρ en se fondant sur les signifiés de ses membres ; nous verrons par la suite sur quelles bases il est peut-être possible de supposer cette unité sémantique.

Sur le plan formel, on observe à la fois des ressemblances et des différences qui conduisent à ranger les formes chaque fois en petits sous-groupes selon les diverses caractéristiques : du point de vue du genre, il y a un noyau dur de noms neutres (ἐέλδωρ, ἔλωρ, πέλωρ, σκῶρ, τέκμωρ, ὕδωρ), deux noms masculins (ἄχωρ, κέλωρ « fils ») et quatre formes dont le genre n'est pas décelable (κέλωρ « eunuque », κέλωρ « voix », plus \*ἄμωρ et νύκτωρ, attestés comme adverbes). En considérant l'aspect morphophonologique, toutes les formes présentent une structure qui répond au type attendu pour des mots d'origine indo-européenne et presque toutes sont interprétables comme étant bâties sur la racine à degré apophonique *e* (structure  $R(\acute{e})-\bar{o}r$ ) ; les exceptions sont d'une part ὕδωρ et σκῶρ, qui présentent le degré zéro de la racine (structure  $R(\emptyset)-\bar{o}r$ ), de l'autre νύκτωρ, dont le degré apophonique radical peut être reconstruit soit comme zéro (structure  $R(\emptyset)-\bar{o}r$ ), soit comme *o* (structure  $R(\acute{o})-\bar{o}r$ )<sup>17</sup>. Du point de vue de la flexion, σκῶρ et ὕδωρ prolongent un paradigme hétéroclitique en *-r/n-* remontant à la période indo-européenne, alors que la majorité des formes suivent la flexion régulière des thèmes en *-r-* (ἄχωρ, ἔλωρ, κέλωρ « fils », πέλωρ,

---

<sup>17</sup> Pour un résumé (avec bibliographie) du débat sur la structure radicale du nom grec pour « nuit » et de ses dérivés, cf. *NIL* (2008: 507).



τέκνωρ)<sup>18</sup> ou présentent seulement la forme du nominatif-accusatif (ἐέλδωρ, κέλωρ « eunuque », κέλωρ « voix », \*ἄνωρ, νύκτωρ).

Ce qui rapproche peut-être le plus étroitement les anciens noms grecs en -ωρ est qu'ils ont tous été interprétés ou bien comme des mots d'origine indo-européenne ou bien comme des mots bâtis avec des matériaux indo-européens et par des procédés de formation des mots qui remontent à la préhistoire indo-européenne. Toutefois, sur ce point aussi il y a des différences non négligeables : on va de noms dont l'étymologie indo-européenne est assurée par la comparaison avec des formes correspondantes dans d'autres langues (σκῶρ, ὄδωρ) à des noms pour lesquels une telle étymologie est toujours supposable mais jamais démontrable de façon définitive (par exemple κέλωρ « eunuque », tiré peut-être de la racine \*(s)ker- « couper » mais sans aucune correspondance et attesté uniquement dans le lexique d'Hésychius), en passant par toutes sortes de cas intermédiaires (voir \*ἄνωρ, déjà cité, qui est pourvu d'une étymologie indo-européenne plus que satisfaisante, mais qui est attesté de façon problématique).

Il faut aussi remarquer que, parmi ces mots, il y en a deux, à savoir ἐέλδωρ et ἔλωρ, qui sont en synchronie des formations déverbiales tirées respectivement de ἐέλδομαι « souhaiter, désirer » et du thème d'aoriste ἐλ- « prendre » (de εἶλον, ἐλεῖν), alors que les autres ne peuvent pas être analysés en synchronie comme dérivés de racines ou de thèmes verbaux grecs.

Un tel cadre d'ensemble ne se laisse pas interpréter facilement : on a vu que les caractéristiques formelles de toutes les formes dont il s'agit sont compatibles avec une origine indo-européenne, qui, à son tour, est assurée pour beaucoup d'eux ; à ce propos, on notera en passant que tant le degré radical *e* que le degré radical zéro peuvent s'expliquer en partant de l'analyse morphologique des thèmes en -r/n- indo-européens

---

<sup>18</sup> On doit pourtant noter que dans quelques cas (κέλωρ, τέκνωρ) les formes autres que le nom. ou nom.-acc. singulier sont attestées seulement dans des œuvres grammaticales et ont l'aspect de réfections secondaires.

formulée par Jochem Schindler dans son étude célèbre et aujourd'hui généralement acceptée (Schindler 1975). Il faut cependant noter que, si pour ὕδωρ, σκῶρ et \*ἄμωρ on a des mots correspondants dans d'autres langues indo-européennes, les autres noms grecs en -ωρ ont peut-être été bâtis au moyen d'un procédé de formation des mots qui remonte à l'indo-européen, mais dans la plupart des cas il s'agit très vraisemblablement de formations proprement grecques.

#### 4. LES NOMS GRECS EN -ωρ ONT-ILS UNE ORIGINE COMMUNE ?

Tout cela nous conduit à nous poser des questions sur le statut des noms en -ωρ comme classe de mots unitaire. Comme nous avons vu précédemment (ci-dessus § 2), beaucoup des formes qui constituent le corpus des noms en -ωρ grecs ont une origine tout à fait secondaire et ont été insérées dans cette classe pour des raisons très diverses ; rien n'empêche *a priori* de soutenir qu'il n'a jamais existé de véritable classe de noms en -ωρ en grec et que les douze formes que nous avons groupées sous cette définition ont en réalité des origines différentes. Étant donné que σκῶρ et ὕδωρ sont sûrement des mots hérités de l'indo-européen, pour vérifier cette hypothèse on doit se demander quelle peut être l'origine des autres formes.

À cet égard, il n'y a vraisemblablement que deux possibilités : il s'agit ou bien de mots empruntés, ou bien de mots qui ont reçu leur terminaison en -ωρ dans le développement historique de la langue grecque par analogie avec d'autres formations ; considérons brièvement ces deux possibilités.

Quoique une origine étrangère puisse toujours être supposée pour les noms en -ωρ d'étymologie inconnue (en particulier pour ceux attestés seulement dans les lexiques comme κέλωρ « eunuque » et κέλωρ « voix »), il est évidemment impossible de considérer comme des

emprunts des mots attestés seulement en grec mais dont l'étymologie indo-européenne est assurée (comme  $\nu\acute{\kappa}\tau\omega\rho$ ) ou des mots qui ont été manifestement bâtis avec sur des bases grecques (comme  $\acute{\epsilon}\acute{\epsilon}\lambda\delta\omega\rho$ ). L'hypothèse d'un emprunt doit donc rester en arrière-plan comme explication possible pour des formes particulières qui demeureraient autrement inexplicables, mais elle ne peut pas rendre compte des noms grecs en  $-\omega\rho$  dans leur ensemble.

Quant à la deuxième hypothèse, il est clair que la source la plus évidente qui aurait pu exercer une pression analogique pour la formation de noms en  $-\omega\rho$  est la classe des noms d'agent/instrument déverbaux en  $-\tau\omega\rho$  ; il va sans dire que ces derniers ont effectivement influencé les noms en  $-\omega\rho$  dont nous nous occupons en ce qui concerne la flexion. Toutefois, il est fort improbable qu'ils aient pu amener la formation *ex novo* de tels noms ou leur réfection comme noms en  $-\omega\rho$  à partir d'autres types flexionnels, et cela pour deux bonnes raisons : en premier lieu, les dérivés déverbaux en  $-\tau\omega\rho$  sont toujours masculins, alors que pour la plupart les noms en  $-\omega\rho$  sont de genre neutre<sup>19</sup> ; en second lieu, aucun nom en  $-\omega\rho$  ne peut être analysé d'une façon convaincante comme un nom d'agent ou d'instrument.

De tout cela il ressort qu'il n'y avait pas de motivation, dans l'évolution du grec, pour créer des nouvelles formes nominales en  $-\omega\rho$  *non agentives* et pour la plupart de genre *neutre*. Dans ce contexte, il est particulièrement significatif que les deux formes pour lesquelles un lien avec une base verbale grecque est clairement envisageable, c'est-à-dire  $\acute{\epsilon}\acute{\epsilon}\lambda\delta\omega\rho$  et  $\acute{\epsilon}\lambda\omega\rho$ , soient justement des noms d'action neutres, car on ne voit aucun modèle pour de telles formations<sup>20</sup>.

---

<sup>19</sup> Note cependant qu'une influence des noms en  $-\tau\omega\rho$  peut être évoquée, à côté d'autres facteurs, pour expliquer le genre masculin de certains noms en  $-\omega\rho$  tels que  $\acute{\alpha}\chi\omega\rho$  ou  $\kappa\acute{\epsilon}\lambda\omega\rho$  en lieu du genre neutre que l'on attend.

<sup>20</sup> On peut ici évoquer les noms d'actions en  $-\acute{\omega}$  tels que  $\pi\epsilon\iota\theta\acute{\omega}$  « persuasion » ou en  $-\omega\varsigma$  tels que  $\acute{\epsilon}\rho\omega\varsigma$  « amour ». Indépendamment des détails morphologiques et sémantiques de ces types de formations (qui du reste ne sont jamais neutres), on ne voit pas pourquoi une forme hypothétique telle que  $*\acute{\epsilon}\lambda\acute{\omega}$  ou  $*\acute{\epsilon}\lambda\omega\varsigma$  « spoliation » aurait dû être refaite en  $\acute{\epsilon}\lambda\omega\rho$ , selon un

Il en va de même pour les deux formes que le grec atteste comme adverbes, c'est-à-dire \*ἄμωρ et νόκτωρ : comme il s'agit des seuls adverbes en -ωρ de la langue grecque, si l'on conteste l'idée que ce sont des noms en -ωρ anciens, on ne voit pas sur quel modèle grec ils ont pu être bâtis ou par quelles formations ils ont pu être influencés dans leur forme.

Si donc on considère les mots qui sont l'objet de notre analyse du point de vue de leur statut comme une classe de noms unitaire, on doit admettre qu'on ne peut pas entrevoir avec facilité un critère unifiant pour rendre compte de toutes les formations, surtout sur le plan sémantique ; toutefois, au vu de la cohérence de leur structure morphologique, des traits communs qui chaque fois subsistent entre l'un ou l'autre d'eux, et surtout au vu du caractère isolé de ce type morphologique dans le lexique grec tel que nous l'avons relevé ci-dessus, l'hypothèse qu'il s'agissait de noms d'origines tout à fait diverses qui se seraient trouvés rangés dans la même classe de mots seulement par hasard est tout au moins anti-économique. Par conséquent, il est légitime – et il est raisonnable aussi – d'explorer de façon plus approfondie l'hypothèse que les noms grecs en -ωρ (sinon tous, au moins la plupart d'entre eux) sont des formes anciennes ayant une origine commune.

## 5. LES NOMS EN -ωρ GRECS ET LES NOMS EN -ōr- INDO-EUROPEENS

En voulant essayer de considérer les noms grecs en -ωρ comme une classe de mots unitaire, au vu de la présence parmi eux de ὕδωρ et de σκῶρ, la seule possibilité est de penser qu'il s'agit de la continuation des noms en -ōr- indo-européens. Depuis la fameuse étude de J. Schmidt

---

type morphologique très résiduel et par cela sans aucune force d'attraction ; le type ἔλωρ, ἐέλδωρ, étant si archaïque et isolé, doit par conséquent être ancien.

(1889), ces noms ont été interprétés comme des formations collectives, de genre neutre et de nombre singulier, à côté de formes de singulier non collectives : l'exemple le plus fameux de ce type de rapport est justement celui de i.-e. \**uódy* (cf. hitt. *wātar*, v.h.a. *wassar*, etc.) à côté de \**uédōr* (cf. gr. ὕδωρ, hitt. *widār*). À ce propos, en relevant que les formes en \*-ōr sont parfois attestés historiquement comme des pluriels de formes en \*-j-, J. Schindler (1975: 3) observait que « ces deux fonctions [*scil.* de singulier et de pluriel] se laissent facilement comprendre comme développements d'un ancien collectif »<sup>21</sup>.

Pendant les années suivantes, la recherche sur les collectifs indo-européens s'est développée, mais il n'y a pas lieu d'exposer ici cette question en détail<sup>22</sup> ; il suffit de rappeler qu'aujourd'hui les noms en -ōr- sont le plus souvent considérés comme un sous-groupe de la catégorie des collectifs indo-européens bâtis au moyen du suffixe -(e)h<sub>2</sub>-, avec le changement phonétique indo-européen \*VRH# > \*VRR# > \*V̄R# (par exemple dans \**uédorh*<sub>2</sub> > \**uédorr* > \**uédōr*) connu sous le nom de « loi de Szemerényi »<sup>23</sup>.

Du point de vue sémantique, la fonction primaire des collectifs indo-européens est bien exposée dans la définition donnée par Hardarson (1987: 88) : « Gegenüber dem Grundwort als Ausdruck einer Einzellerscheinung bezeichnete das Kollektivum eine einheitliche

---

<sup>21</sup> On doit cependant relever que ce point, qui constitue un des pivots de la reconstruction des noms en -ōr indo-européens comme formation collective, a reçu des critiques, voir par exemple les considérations de Melchert (2011), qui soutient que les collectifs en -(e)h<sub>2</sub>- (y comprises les formations en -ōr) ont été des *pluralia tantum* depuis la préhistoire indo-européenne.

<sup>22</sup> Une preuve ultérieure de la vitalité de cette question est la récente publication du volume *Studies on the Collective and Feminine in Indo-European from a Diachronic and Typological Perspective*, Leiden, Brill, 2014, édité par Sergio Neri et Roland Schuhmann et entièrement dédié à cet argument. Malheureusement je n'ai pas pu consulter ce livre lors de la rédaction de cet article.

<sup>23</sup> Cette loi phonétique indo-européenne a été formulée par O. Szemerényi (1970: 155 et 159) et est aujourd'hui acceptée par beaucoup d'indo-européanistes. Toutefois, il n'est pas absolument nécessaire de l'accepter pour poser un lien entre les formations en -ōr- et celles en -(e)h<sub>2</sub>- ; il est simplement possible de postuler que l'indo-européen avait à disposition plusieurs moyens pour créer des noms collectifs, sans vouloir essayer de les réduire *ad unum*.

Zusammenfassung einer Mehrzahl von Einzelercheinungen ». On constate que cette fonction, ainsi définie, peut être reconstruite sans problème pour beaucoup des collectifs indo-européens, mais il y a aussi de nombreux cas où les choses sont plus complexes<sup>24</sup> : pour ce motif, sans vouloir donner une description complète des nuances sémantiques attribuées chaque fois à ce type de formations, nous passerons brièvement en revue les noms grecs en -ωρ pour voir s'ils sont compatibles (et de quelle façon) avec une signification de type collectif.

En premier lieu il y a ὕδωρ et σκῶρ, qui sont en grec des noms de masse désignant des substances fluides. Comme la définition canonique de « collectif » ne peut évidemment s'appliquer qu'à des noms comptables, l'interprétation « collective » de ces formes repose sur l'idée qu'elles auraient à l'origine indiqué non pas la substance en soi, mais plutôt une concrétisation particulière de cette substance, par exemple une rivière ; pour renfermer cette reconstruction, on a désormais l'habitude de citer le couple all. *Wasser* « eau » ~ *Gewässer* « eaux », « masse d'eaux définie » (utilisé souvent pour se référer de façon générale aux fleuves, lacs, etc.), où le dernier mot a été dérivé du premier au moyen du préfixe *ge-* qui d'ailleurs peut servir à former des noms collectifs, comme on voit dans all. *Berg* « montagne » *Gebirge* « massif montagneux ». En partant d'une telle désignation, les substantifs collectifs i.-e. \**uédōr* et \**sékōr*, devenus ὕδωρ et σκῶρ en grec, auraient remplacé les anciens singuliers sémantiquement non marqués \**uódk* et \**sók*, tandis que dans d'autres langues ils auraient été insérés dans le paradigme de ces derniers comme formes de pluriel (cf. hitt. *widār* « eaux »)<sup>25</sup>.

---

<sup>24</sup> Une partie du problème est liée au fait que, depuis son introduction comme terme technique, le mot « collectif » a été chargé de plusieurs significations, parfois non cohérentes avec elles-mêmes (voir à ce propos mes considérations dans Dedé 2012, avec d'autres références).

<sup>25</sup> On doit noter qu'un rapport entre un nom de masse et son dérivé collectif tel que nous l'avons esquissé ici a de très nombreux points de contact avec le rapport qui subsiste régulièrement dans les langues entre les noms de masse et leurs formes plurielles et auquel aujourd'hui on se réfère habituellement par le terme « récatégorisation » (sur ce sujet, cf.

Une signification collective ne se laisse pas reconstruire facilement, même pour \*ἄμωρ et νόκτωρ ; s'il est vrai qu'ils ont été tirés respectivement de ἦμαρ (< \*Héh<sub>2</sub>m̥) et de νόξ (< \*nók<sup>u</sup>ts)<sup>26</sup>, on ne voit pas clairement quelle peut être la spécificité sémantique des formes « collectives » en rapport avec les formes de base. En raison de la pénurie des attestations, toutes les hypothèses que nous pouvons avancer sont condamnées à rester en l'air ; on peut supposer – purement *exempli gratia* – que les dérivés en -ōr indiquaient une période de temps définie et considérée dans son extension, c'est-à-dire la « journée » ou la « soirée » par rapport au « jour » et au « soir ».

Quant à ἐέλδωρ et ἔλωρ, il est un fait bien connu qu'il y a un lien entre les noms abstraits et les noms collectifs et que souvent des mots créés au moyen du même procédé morphologique peuvent avoir à la fois une valeur abstraite ou collective (ou toutes les deux)<sup>27</sup> ; à cet égard, tandis que ἐέλδωρ est interprétable uniquement comme un nom d'action par rapport au verbe ἐέλδομαι, ἔλωρ, avec son double sens de « spoliation » et « proie » est un bel exemple de nom d'action/de résultat avec une nuance collective, s'il est vrai que la « proie », dans le contexte homérique où ce substantif est utilisé, aurait pu être envisagée très facilement comme « l'ensemble des armes arrachées à l'ennemi ».

À ces deux exemples très clairs de noms d'actions on peut ajouter, avec plus de prudence, les trois mots homophones κέλωρ : le premier d'eux, au signifié « fils », a été rapporté à la racine \*k<sup>h</sup>erh<sub>3</sub>- « nourrir,

---

Corbett 2000: 84 suiv.) ; c'est pourquoi Melchert (2011: 396) maintient que les collectifs indo-européens ont été d'abord de nombre pluriel. Semblablement, Pinault (2013) voit dans \*uédōr (issu de \*uéd-or-h<sub>2</sub>) la substantivation du pluriel d'un adjectif \*ued-or- « acqueux, constitué d'eau comme substance / des eaux » tiré de \*uódŕ.

<sup>26</sup> Le détail de la dérivation de νόκτωρ à partir de νόξ n'est pas clair, car normalement un nom indo-européen en -ōr est tiré d'un substantif en -r- ou -r/n- ; Pinault (2013a: 250) pense à un dérivé décasuel bâti en partant d'une forme de locatif \*nok<sup>u</sup>t-er- (cf. l'adjectif νόκτερος « nocturne »), ce qui explique l'aspect morphologique mais laisse intact le problème du signifié original du dérivé en -ōr par rapport à sa base de dérivation. On trouve une explication analogue pour \*ἄμωρ chez Pinault 2013b.

<sup>27</sup> Cf. par exemple Luraghi (2009: 117).

faire croître » du gr. κορέννυμι « rassasier »<sup>28</sup> en posant une dissimilation \*κέρωρ → \*κέλωρ<sup>29</sup>. À partir de cette étymologie, si l'on pose un signifié originel de « descendance », avec la double acception de « fait de descendre » (nom d'action) et de « descendants » (collectif), transformé ensuite en singulier avec le sens de « fils », on a ici une situation parallèle à celle de ἔλωρ. La deuxième forme κέλωρ « eunuque » peut à son tour être considéré comme le développement d'un originel \*κέρωρ et peut ainsi être rattaché à la racine \*(s)ker- « couper » : on peut penser à un *nomen actionis* ou *rei actae* au sens de « action de découper » ou (mieux) « ce qui est découpé »<sup>30</sup>, ce qui sur le plan sémantique rapproche cette forme aussi de ἔλωρ. À cela s'ajoute qu'il est possible de voir dans cette désignation une valeur collective en partant d'un signifié originel tel que « groupe d'eunuques », peut-être avec une nuance péjorative secondaire<sup>31</sup>. Quant à la troisième forme κέλωρ « voix », elle ne peut pas être rattachée de façon convaincante à une racine verbale indo-européenne<sup>32</sup>, ce qui nous empêche d'y voir avec certitude un nom d'action déverbatif, et on ne saurait lui attribuer n'importe quelle nuance collective.

Sur l'origine indo-européenne de ἄχωρ « teigne » / « balle (de céréales) », à côté de ἄχυρα (pl.) « balle » et ἄχνη « id. »<sup>33</sup>, il n'y a pas

<sup>28</sup> En grec les formes verbales de cette racine tournent toutes autour du signifié de « rassasier », mais celui de « faire croître » est clairement envisageable dans les formes nominales κόρος « garçon » et κόρη « (jeune) fille ».

<sup>29</sup> Une dissimilation *r...r* → *l...r* n'est pas prévisible, néanmoins il y en a plusieurs exemples en grec (entre autres πέλωρ < \*πέρωρ), voir les observations de Blanc (2011: 190).

<sup>30</sup> Cf. la pareille désignation de l'eunuque dans le terme ἐκτομίας, clairement tiré de ἐκτέμνω « découper ».

<sup>31</sup> On peut penser – de façon purement hypothétique – à la cour des rois de Perse avec sa foule de fonctionnaires eunuques. Pour un exemple de désignation collective avec nuance péjorative on peut aussi évoquer le cas du all. *Frauenzimmer* « chambre des femmes » → « femme » → « bonne femme », quoiqu'ici le sens péjoratif soit un développement secondaire.

<sup>32</sup> Un lien avec la racine \*kleh<sub>1</sub>- de καλέω « appeler » est exclu, car κέλωρ paraît plutôt être lié à κέλαδος « bruit, clameur », ce qui conduirait à poser un thème \*kelh<sub>2</sub>-; voir Chantraine (1968-1980: DELG, s.v. κέλαδος).

<sup>33</sup> Le mot ἄχωρ est attesté en grec seulement comme terme du langage médical indiquant la teigne (parfois les pellicules), mais Françoise Skoda (1986) a démontré – de façon à notre avis



de consensus à cause des difficultés phonétiques qu'on rencontre en le rapprochant des formes lat. *acus*, *-eris* « balle », *agna* (< \**akna*) « épi », got. *ahana* « id. » qui présupposent une occlusive non aspirée. Toutefois, en vue de l'étroit voisinage du point de vue sémantique, il nous semble préférable de les considérer comme des mots hérités. Quoiqu'il en soit, une signification de type collectif peut être postulée pour ἄχωρ si on reconstruit – de façon hypothétique – un signifié originel de « tas de balle », pareillement à ce qu'on observe dans la forme ἄχυρος ou ἄχυρός « tas de balle » par rapport à ἄχυρα.

Enfin, πέλωρ « monstre, prodige » et τέκμωρ « terme, but », au vu de leur structure, sont très vraisemblablement issus du procédé qui a donné naissance aux collectifs en *-ōr* (quoique l'on reconstruise)<sup>34</sup>, mais pour ces mots une signification collective ne se laisse pas clairement apercevoir.

## 6. CONCLUSIONS

En voulant donc juger de l'unité de la classe des noms grecs en *-ωρ* du point de vue sémantique et en se demandant si l'idée de « collectif » peut être un véritable trait d'union entre les diverses formes, on trouve qu'il y a des affinités plus ou moins marquées qui unissent certaines formes plus étroitement que d'autres : il y a des noms qui indiquaient une instance concrète par rapport à des noms de masse, à savoir ὕδωρ, σκόρ et peut-être ἄχωρ (mais noter qu'en tout cas il s'agit

---

très persuasive – que son sens originel a dû être celui de « balle de céréales » (retenu par le dérivé thématique ἄχυρα) et qu'il a pris celui de « teigne » à la suite d'un procès métaphorique bien visible aussi dans le cas parallèle de πίτρον « son » → « pellicules » (noter que ce dernier est attesté avec les deux sens).

<sup>34</sup> Pour le dernier cf. Pinault (2013b) qui y voit une réfection selon les thèmes en *-ōr* d'un substantif neutre amphikinétique \**k<sup>h</sup>ék<sup>h</sup>mōn* (> gr. \*τέκμω), dérivé interne du substantif neutre protérokinétique \**k<sup>h</sup>ék<sup>h</sup>-mē-*, cf. avest. *cašman-* « œil » < i.e. \**k<sup>h</sup>ék<sup>h</sup>-s-men-* (p.-ê. réfection de \**k<sup>h</sup>ék<sup>h</sup>-mē-* sur la racine suffixée \**k<sup>h</sup>ek<sup>h</sup>-s-* ?).

d'interprétations sur la base des données comparatives, car ces mots sont attestés en grec comme des noms de masse) ; puis, il y a des noms abstraits, qui peuvent parfois recevoir une interprétation collective, par exemple ἔλωρ « spoliation », « proie » (= « ensemble des armes des ennemis tués ») ou κέλωρ « descendance » (→ « fils »). Peut-on envisager un trait commun entre ces deux sous-groupes ? En résumant les caractéristiques des noms éventifs, S. Luraghi (2009 : 117) rappelle que « event nouns represent events as bound entities » ; or, l'idée de « poser des limites » à des entités indistinctes peut aussi bien être appliquée à des désignations telles que « masse d'eau circonscrite » par rapport à « eau » (masse indistincte)<sup>35</sup>. On peut noter en passant que, si ce trait sémantique a quelque chose à faire avec l'origine commune de ces noms grecs, l'hypothèse que \*ἄμωρ et νύκτωρ indiquaient originellement non pas génériquement le « jour » et la « nuit », mais « la journée » et la « soirée » envisagées dans leur extension temporelle, pourrait recevoir un peu d'appui, tout en restant hautement spéculative.

En conclusion, l'unité des noms grec en -ωρ sur le plan sémantique (si une telle unité subsiste) peut être supposée seulement au moyen de l'interprétation des données comparatives ; par contre, du point de vue formel, ces noms se montrent beaucoup plus cohérents entre eux, quoiqu'il y ait des différences insurmontables en synchronie (notamment l'alternance entre genre neutre et masculin et entre flexion hétéroclitique et flexion régulière). En dernière analyse, le statut de ces noms comme une « classe » dans le lexique grec ressort de plusieurs éléments et repose de façon décisive sur leur caractère archaïque et sur leur isolement dans le lexique.

---

<sup>35</sup> Noter que ceci reste valide même si on interprète les formes indo-européennes en *-ōr* répondant à des noms de masse comme ayant été d'abord des pluriels (voir ci-dessus, n. 25), car il s'agit en tout cas d'instances concrètes (et par cela délimitées) de la substance en question ; de plus, en ce cas, à cette désignation s'ajoute celle qui est prototypique pour les collectifs, autant que ces instances ne sont pas envisagées singulièrement mais dans leur ensemble (voir les exemples hittites cités par Melchert 2011 : 398).

## BIBLIOGRAPHIE

- BAILLY, A., 1963. *Dictionnaire grec-français*. Paris, Hachette (26<sup>e</sup> éd. revue par L. Séchan et P. Chantraine).
- BEEKES, R. S. P., 2010. *Etymological Dictionary of Greek. With the assistance of Lucien Van Beek*. Leiden/Boston, Brill.
- BENVENISTE, É., 1935. *Origines de la formation des noms en indo-européen*. Paris, Maisonneuve.
- BLANC, A., 2011. « Compte rendu de R. Beekes, *Etymological Dictionary of Greek* ». *Bulletin de la Société de Linguistique*, 106/2, p. 178-199.
- BUCK, C. D., PETERSEN, W., 1945. *A reverse index of Greek nouns and adjectives*, Chicago, The University of Chicago Press.
- CHANTRAINE, P., 1968-1980, <sup>2</sup>2009. *Dictionnaire étymologique de la langue grecque (DELG). Histoire des mots*. Paris, Klincksieck.
- , 1933 *La formation des noms en grec ancien*. Paris, Champion.
- DEDÈ, F., 2012. « Some remarks on the metalinguistic usage of the term 'collective' ». V. Orioles, R. Bombi, M. Brazzo (eds.). *Proceedings of the first workshop on the metalanguage of linguistics*. Roma, Il Calamo, p. 81-94.
- *I nomi greci in -αρ e -ωρ. Eteroclisi e classi nominali*. Roma, Il Calamo.
- DGE = Diccionario griego-español*, 1989-, Madrid, Instituto de filología, Consejo Superior de investigaciones científicas.
- HANSEN, P. A., 2005. *Hesychii Alexandrini lexicon*. Vol. 3 : P-Σ, Berlin/New York, Walter De Gruyter.
- HARDARSON, J. A., 1987. « Zum urindogermanischen Kollektivum ». *Münchener Studien zur Sprachwissenschaft*, 48, p. 71-113.
- JOUANNA, J., DEMONT, P., 1981. « Le sens d' ἰχώρ chez Homère (*Iliade* V, v. 340 et 416) et Eschyle (*Agamemnon*, v. 1480) en relation avec les emplois du mot dans la *Collection Hippocratique* ». *Revue des Études Anciennes*, 83/2, p. 197-209.
- LEUKART, A., 1987. « PO-RO-QA-TA-JO, TO-SA-PE-MO, A-MO-RA-MA and others: further evidence for Proto-Greek collective formations in Mycenaean and early alphabetic Greek ». J. T. Killen, J. L. Melena, J.-

- P. Olivier (eds.). *Studies in Mycenaean and Classical Greek presented to John Chadwick*. Salamanca, Universidad de Salamanca = *Minos* 20-22, p. 343-365.
- LURAGHI, S., 2009. « Indo-European Nominal Classification : From Abstract to Feminine ». S. W. Jamison, H. C. Melchert, B. Vine (eds.). *Proceedings of the 20th Annual UCLA Indo-European Conference, October 31st and November 1st, 2008*. Bremen, Hempen, p. 115-131.
- MELCHERT, H., 2011. « The PIE Collective Plural and the “τὰ ζῶα τρέχει rule” ». Th. Krisch, Th. Lindner (eds.). *Indogermanistik und Linguistik im Dialog. Akten der XIII Fachtagung der Indogermanischen Gesellschaft vom 21. bis 27. September 2008 in Salzburg*. Wiesbaden, Reichert, p. 395-400.
- NIL* = Wodtko, D.S, Irslinger, B., Schneider, C., 2008. *Nomina im Indogermanischen Lexikon*. Heidelberg, Winter.
- PINAULT, G.-J., 2013a. « The Lady (Almost) Vanishes ». A. I. Cooper, J. Rau, M. Weiss (eds.). *Multi Nominis Grammaticus. Studies in Classical and Indo-European linguistics in honor of Alan J. Nussbaum on the occasion of his sixty-fifth birthday*. Ann Arbor/New York, Beech Stave Press, p. 240-254.
- « Réflexions sur l’existence de thèmes indo-européens en \*-mer- », dans ce volume.
- SCHINDLER, J., 1975. « L’apophonie des thèmes indo-européens en -r/n ». *Bulletin de la Société de Linguistique*, 70/1, p. 1-10.
- SCHMIDT, J., 1889. *Die pluralbildungen der indogermanischen neutra*, Weimar, Böhlau.
- SKODA, F., 1986. « Une métaphore agricole en dermatologie ». *Revue de Philologie*, 60/2, p. 215-222.
- SZEMERÉNYI, O. L., 1970. *Einführung in die vergleichende Sprachwissenschaft*. Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft.

Francesco Dedè  
 Università degli Studi di Milano  
 francesco.dede@unimi.it